MARCHAND D'ARMES

BERNARD CHEYNEL
avec la collaboration de Catherine Graciet

MARCHAND D'ARMES

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-113737-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon mentor, Alexandre de Marenches.

Avant-propos

J'ai eu deux maîtres tout au long de ma vie de marchand d'armes : Alexandre de Marenches et M. de Talleyrand. Le premier, qui régna onze années sur les services secrets français, me dit un jour – je l'entends encore : « Bernard, c'est formidable les initiatives que vous prenez dans tous ces pays clients. Soyez assuré que vous m'aurez toujours auprès de vous si vous vous refusez à toute compromission politique en France. Mais sachez que nos plus hauts fonctionnaires de l'armement sont tous aux ordres des politiques. » Fort de cet avertissement, je fis mienne cette maxime du second, grand connaisseur, s'il en fut, de la chose politique : « Les régimes passent, la France reste. Parfois, en servant un régime avec ardeur, on peut trahir tous les intérêts de son pays, mais en servant celui-ci on est sûr de ne trahir que des intermittences. »

La découverte, je préférais toujours la vivre en solitaire. La mériter, comme le collectionneur son antiquité. Vivre les choses intensément dans leur cheminement. Ne jamais vivre sa vie en demi-teintes, à l'économie. Les relations bien assises n'ont d'ailleurs guère d'intérêt quand le danger, lui, est excitant. Telle fut ma philosophie. Mais il est clair que vivre ainsi a eu un coût. Et j'ai subi bien des échecs dans mon travail, toujours à cause de nos politiques. Ma consolation ? Savoir qu'un intermédiaire habile n'a jamais besoin des politiques, de

ces hommes qui, dès que le vent se lève, vous regardent vous noyer.

La mafia des frères Zemmour, de Jo Attia, du clan Guérini, toutes ces bandes qui firent la loi au temps de Gaston Defferre, après la guerre, fut finalement éradiquée quelques décennies plus tard. Mais ce fut pour laisser la place aux vautours en col blanc. Hier, les grands truands volaient et tuaient. Aujourd'hui, l'amoralité est plus policée mais le résultat identique. Un policier voyou qui rackette un patron de bar à Pigalle ou Marseille s'attire tôt ou tard des ennuis. Mais gagner beaucoup d'argent en rackettant telle ou telle entreprise est bien moins risqué. Des intermédiaires, instrumentalisés par les politiques, serviront de fusibles en cas de besoin. Un temps flamboyants, ils sont alors inexorablement jetés en prison, mis hors d'état de nuire par les médias et la justice. Les noms de ces « sacrifiés » défrayèrent la chronique en leur temps : Loïk Le Floch-Prigent, Alfred Sirven, Ziad Takieddine. Mais les politiques, eux, ne seront pas rattrapés, esquiveront toujours la sanction judiciaire, n'écoperont au pire que d'une peine de prison avec sursis. Et, bien entendu, ne rembourseront jamais les sommes reçues. En matière de contrats d'armement, le « secret défense » est un paravent redoutable.

Moi, j'ai toujours été rebelle à la pratique des rétrocommissions, comme on l'aura compris. Corrompre un dirigeant étranger qui envisage de signer un important contrat d'armement avec un industriel français, oui. La loi l'autorisa d'ailleurs sans restrictions jusqu'en 2000. J'en ai usé moi-même. Mais reverser de l'argent aux politiques français ? Jamais. C'est une question de principe.

J'ai travaillé, et travaille encore, pour notre industrie d'armement d'un bout à l'autre de la planète. J'ai constaté des pratiques inouïes dont j'ai été, à l'occasion, la première

victime. Dans cet ouvrage, je soulève le couvercle de la marmite car mon devoir est, aujourd'hui, à 70 ans, de dire la vérité, toute la vérité, à propos des coulisses de ces marchés qui sont nécessaires. Je souhaite faire prendre conscience à tous les citoyens de notre pays de la gravité des interférences induites par le recours aux rétrocommissions politiques qui, à terme, menacent nos exportations militaires. Et j'ai décidé de le faire en prenant appui sur ma pratique, insolite et funambule, de marchand d'armes, une vie qui me combla au-delà de toutes mes espérances.

Je n'éprouve ni regret ni remords.

Bernard Cheynel,
Deauville, le 2 février 2014

I

Initiations

1

Une photo de nous enlacés

Une vieille photo sépia de nous enlacés. C'est tout ce que j'ai gardé d'elle. Elle, c'est Françoise de Grosbois, qui m'initia au monde. Alors âgée de 38 ans, elle avait jeté son dévolu sur le gamin de 21 ans que j'étais. Eurasienne, racée et subtilement mythomane, elle m'expliqua être la fille naturelle du milliardaire Pierre Wertheimer. Elle était en réalité sa maîtresse. Il avait 75 ans, elle s'ennuyait, et l'heure était à la fête en cet été 1963. J'achevais mes études au Haras du Pin[1], que j'avais intégré après le lycée agricole de Cibeins, dans l'Ain. Je venais de rentrer chez ma mère, à Deauville, pour les vacances.

Deauville ! Cet été-là, où il ne fit guère meilleur que les années précédentes, la ville se révéla à moi dans son tourbillon de Rolls étincelantes, de Bentley, dans sa luxure enivrante et ses femmes endiamantées.

Dès le début de notre liaison, je pris conscience que Françoise m'ouvrait les portes d'un autre monde. Celui de ces fastueuses villas où se pressait la jet-set : Gorizia, propriété de l'Aga Khan, où aima séjourner Rita Hayworth, la villa Strassburger, rachetée aux Rothschild par l'éditeur de presse américain… Deauville était alors un épicentre mondain.

Bien que tout juste majeur, j'avais commencé à me montrer

1. Le Haras national du Pin se situe dans l'Orne.

dans des endroits de qualité pour tenter de me faire un nom et un carnet d'adresses. Le restaurant de Jacques Miocque, où le Tout-Paris se presse encore, le Ciro's, le Brummel, ce club où les joueurs du casino achevaient la nuit dans la fumée et l'ivresse. J'y côtoyais le play-boy dominicain Porfirio Rubirosa, entouré d'un essaim de vieilles Américaines en pâmoison, la future Martha Barrière qui arrivait de Paris… Je montais des chevaux au poney club de Deauville, prisé de Yasmina, la fille de Rita Hayworth et du prince Ali Khan. Mais avec Françoise, c'était une autre classe. Pierre Wertheimer, descendant d'une illustre dynastie alsacienne, était le propriétaire de la maison Chanel et des parfums Bourgeois. Il possédait son écurie de course et avait remporté le derby d'Epsom grâce au célèbre Lavandin. Il s'était fait construire un yacht de quarante mètres, baptisé *Mathilda* en hommage à sa mère, qu'il avait amarré dans le port de Deauville. Plus précisément dans le bassin Morny, réservé aux yachts les plus imposants. Ce monde me faisait rêver mais demeurait hors de ma portée.

Alors, lorsque Françoise me susurra que Pierre voulait nous inviter sur le bateau à une certaine condition, elle et moi, je n'hésitai pas une seconde. « Je suis là pour le choc, Françoise pour le chic et Pierre pour le chèque ! » m'écriai-je. Pierre Wertheimer entretenait autour de lui une poignée d'aristocrates fauchés et décadents avec lesquels il jouait aux cartes tous les après-midi. Ils aimaient épier les jeunes couples en pleins ébats amoureux. J'assumai pleinement d'être un gigolo, payé par Wertheimer pour se produire devant des voyeurs, car cela me permettrait de gagner mon strapontin au sein de la gentry deauvillaise.

Très vite, je me suis installé avec Françoise. Pendant deux ans, nous avons mené grand train. Nous partagions un appartement avenue de Wagram, et je passais mes journées à me faire

faire des soins de beauté chez Alex Tonio, un coiffeur à la mode de la rue de la Paix. Mon oisiveté déplaisait à ma mère et, pour m'acheter une conduite, je lui envoyais des stocks de parfums Chanel. Je n'étais ni heureux ni malheureux et, petit à petit, j'en arrivai au constat suivant : ce qui m'intéressait était d'avoir plus, toujours plus, de grimper plus haut encore dans l'échelle sociale.

J'étais pourtant issu d'une respectable famille d'avocats et de magistrats. Mon grand-oncle s'appelait Maurice Rolland. Résistant, ami de Robert Badinter, il présida la Cour de cassation, chambre criminelle. Mon père fut un haut fonctionnaire, qui termina sa carrière comme responsable d'un important hôpital psychiatrique de province, Pierrefeu-du-Var. Ma mère, aujourd'hui âgée de 95 ans, est une battante, une Française d'Égypte au caractère bien trempé. Son grand-père, vétérinaire et médecin à la fois, sauva l'Égypte de la peste bovine en mettant au point un vaccin. Il en fut récompensé par le roi Fouad Ier, père de Farouk, qui le nomma bey du Caire et médecin de la cour. La famille resta en Égypte jusqu'à l'arrivée de Nasser, en 1956, et la nationalisation de la Compagnie du canal de Suez. La statue en bronze érigée en la mémoire de mon aïeul demeura, elle, sur l'île de Guezireh lorsque tout le monde rentra en France. Et une autre fut érigée dans la cour de l'École vétérinaire de Maisons-Alfort.

Au décès de mon père, ma mère épousa en secondes noces un riche homme d'affaires du nom de Jean-Pierre Barbeau, avec lequel je ne m'entendis pas. Je viens d'une famille qui ne craint pas le paradoxe, et ma cousine germaine était Joëlle Aubron [1], membre du groupuscule Action directe, élevée aux Oiseaux, qui assassina le général René Audran en janvier 1985 et Georges Besse en novembre 1986.

1. Joëlle Aubron est décédée le 1er mars 2006, à l'âge de 46 ans.

Les dîners de cons de Daniel Wildenstein

Bien qu'heureux en ménage avec Françoise, je ne voulais plus rester dans les clous. Mon besoin d'être perpétuellement distrait, surpris, avait irrémédiablement pris le dessus. Comme tous les mélancoliques, j'avais ce côté romanesque de la marginalité qui me poussait à aller de l'avant. J'en avais assez, aussi, de faire le gigolo.

J'avais d'autres aspirations : plus on monte dans les étages, moins il y a de monde et plus c'est agréable à vivre. Il me fallait trouver une porte de sortie, et vite. Je rompis donc avec Françoise de Grosbois et repris le chemin du Brummel et de ses nuits blanches. J'y fis la connaissance d'Alec Wildenstein, le fils du célèbre marchand d'art Daniel Wildenstein. Nous avions le même âge, beaucoup en commun. Nous avons sympathisé et sommes devenus amis. Alec m'invitait souvent à Paris ainsi qu'à Verrières-le-Buisson, dans l'Essonne. Je m'y rendais chaque dimanche, après les courses de chevaux. Daniel recevait à dîner ses amis et des amuseurs. On y croisait le danseur Serge Lifar, Habib-Deloncle, qui fut secrétaire d'État sous Pompidou, et aussi Eddie Constantine, qui entonnait volontiers *Ol'man river* pour le plus grand plaisir de tous.

À l'approche de chaque échéance électorale, Daniel Wildenstein adorait inviter des hommes politiques qui ne faisaient pas partie de ses visiteurs habituels du dimanche. Il les conviait pour les humilier. Chacun à leur tour, ils avaient l'honneur de partager un court tête-à-tête avec le milliardaire, dans son bureau. À l'abri des regards, il leur glissait quelques billets – il les achetait – avant de les raccompagner. C'était la mine du politique corrompu, son visage bouffi d'orgueil et son pas de sénateur que nous guettions avidement, lorsque

ces hommes ressortaient du bureau de Daniel. Des politiques de droite comme de gauche défilèrent ainsi, à notre grand amusement. Nous raffolions tout simplement de ces dîners de cons, et Daniel plus que les autres. Il en gloussait.

Je commençai à flirter avec France Péreire, la nièce de Daniel Wildenstein. On me fit comprendre que cette idylle était inappropriée. Si j'acceptais d'y mettre un terme, on m'offrirait la place d'assistant de Maurice Zilber, l'entraîneur de l'écurie Wildenstein, à Chantilly. J'acceptai sans hésiter car il y avait là cent cinquante chevaux de course. Et puis Zilber était d'origine égyptienne, comme ma mère. Nous avions beaucoup de choses à nous dire. Il m'apprit le métier d'entraîneur et m'emmena avec lui dans le monde entier, tantôt pour acheter des chevaux, tantôt pour assister à des courses. Il eut à cœur de me présenter à de nombreux propriétaires, et je lui dois en partie mon carnet d'adresses mondain.

Entre deux voyages, je fis plus ample connaissance avec le chanteur et acteur américain naturalisé français, Eddie Constantine. En cette année agitée de 1968, Eddie jouait dans le film *À tout casser*, aux côtés de Johnny Hallyday. Abîmé, son visage portait déjà les stigmates d'une vie d'excès. Il possédait une écurie de trente chevaux qu'il avait, lui aussi, installée à Chantilly. Après que je lui eus fait construire une piste d'entraînement dans sa propriété située près de la réserve africaine de Thoiry, il me recruta comme entraîneur[1]. Cela tombait bien car, si je me plus beaucoup à travailler aux côtés de Zilber, j'avais maintenant envie de voler de mes propres ailes.

Je passai cinq années merveilleuses aux côtés d'Eddie, qui

1. J'entraînais également des chevaux de deux autres grandes écuries : celle de Bunker Hunt et celle de Suzy Volterra.

brûlait la chandelle par les deux bouts et s'abîmait de fête en fête. Brigitte Bardot, Charles Aznavour, Alain Delon, le chanteur Carlos venaient passer des soirées mémorables dans sa propriété. Côtoyer ce beau monde ne m'empêcha pas, en 1971, de décrocher ma licence d'entraîneur et, un an plus tard, de remporter le grand prix de Marseille avec Saint-Roch, l'un de mes meilleurs chevaux.

Petit à petit, plusieurs propriétaires mirent leurs chevaux à l'entraînement chez Eddie Constantine. Parmi eux figurait l'excentrique M^me^ Reine, une très vieille milliardaire française qui possédait une galerie d'art à New York. Je fis sa connaissance à l'hôtel George V et, rapidement, elle me demanda d'acquérir des chevaux pour son compte. Elle me fixa, verbalement, une enveloppe budgétaire d'un peu plus de 5 millions de francs, ce qui ne manqua pas de faire jaser dans le milieu hippique. Daniel Wildenstein eut bientôt vent des ambitions de Reine, et m'avertit en ces termes : « Elle ne te paiera pas, c'est une escroc. » Je fis part de mes doutes à Reine, qui se dressa sur ses ergots : « Vous direz à Daniel Wildenstein que Reine paie cash. » Et elle déposa 5 millions de francs en liquide sur la table de l'organisme de vente des chevaux où nous nous trouvions, à Deauville ! Plus tard, j'appris qu'elle avait débuté dans le monde comme la jeune maîtresse d'Alexandre Stavisky. Celui-ci avait détourné, au début des années trente, plus de 200 millions de francs du Crédit municipal de Bayonne. On l'avait retrouvé suicidé de deux balles dans la tête, à Chamonix, au début du mois de janvier 1934, après que des policiers eurent tenté de l'arrêter.

Loufiat au Royal Deauville

Hélas, cette parenthèse enchantée prit brutalement fin en 1979. Eddie Constantine rencontra une Allemande, avec qui il

partit s'installer outre-Rhin, mais, surtout, il était ruiné. Avant de quitter la France, il m'avoua que son secrétaire particulier, qui s'était donné la mort, avait détourné sa fortune. Malgré ses succès au cinéma et dans la chanson, Eddie n'avait plus un sou. En voyant sa détresse et son immense fatigue, j'appris à quel point la vie est faite de très hauts et de très bas.

Pour la première fois depuis le début de mon ascension sociale, je me retrouvai à la rue et je retournai vivre chez ma mère, à Deauville. Tel était le prix de ma liberté.

J'eus beau me tourner vers mes connaissances deauvillaises, personne ne leva le petit doigt pour moi. Je n'étais et ne serais jamais des leurs. Seule Martha Barrière me reçut : « Si je comprends bien, mon petit, les circonstances sont graves mais pas désespérées : vous n'avez plus de situation. » La seule chose qu'elle fit pour moi fut de me trouver une place de garçon d'étage au Royal, l'un des établissements hôteliers de son époux, Lucien. Je ne tins pas trois jours à ce poste. Un ex-collègue, entraîneur de chevaux de son état, qui traînait au lit avec une jeune femme dont il aurait pu être le père, commanda des glaçons. Je montai : « Ben alors, Bernard, t'es loufiat ? Garçon, les glaçons sont chauds. Changez-moi ça ! » Je n'allais pas me laisser humilier de la sorte, et le seau atterrit sur sa tête. Je fus viré sur-le-champ.

Ma princesse iranienne, enfin

Je me repliai alors sur l'autre palace de Deauville, le Normandy, où je m'attablai au bar pour me remettre de mes émotions. J'en avais le droit, puisque je n'étais plus un employé du groupe Barrière depuis quelques minutes. Je devais absolument rebondir, et très vite. C'est ce que j'expliquai,

désespéré, au grand producteur de cinéma Raymond Hakim, que je connaissais et qui produisit *Pépé le Moko*, *La Bête humaine*, *Belle de jour*… Assis sur mon tabouret, mon regard fut soudainement aimanté par un ange blond et girond, aux yeux translucides, qui sortait du restaurant entre son père et un garde du corps. Tous trois se dirigeaient… vers mon interlocuteur ! Je manquai de saisir mon Raymond par le col : « S'il te plaît, je t'en supplie, présente-la-moi. Je l'aime déjà ! » Il avait eu le temps de me glisser que l'ange était princesse d'Iran. À partir de cet instant, je ne quittai plus jamais Isabelle Davallou-Kadjar. Sa riche famille était intimement liée au shah quand bien même sa mère était de nationalité française.

Le soir même, devant moi, le prince Davallou-Kadjar, son père, perdit sans ciller 1 million de francs au casino. D'un claquement de doigts, il convoqua un valet en costume d'époque pour qu'il lui apporte sur un plateau d'argent, un autre million en plaques de casino. Il donna l'équivalent d'une brique à sa fille, pour qu'elle s'amuse. J'avais frappé à la bonne porte.

Martha Barrière prévint mon futur beau-père que sa fille sortait avec un play-boy. Sans doute avait-elle momentanément oublié d'où elle venait. Le résultat ne se fit guère attendre. Le prince, qui ne me trouvait pas assez bien pour sa fille, la convoqua et lui tint un discours méprisant qui visait à me dégrader : « Martha m'a prévenu pour ce Bernard Cheynel. Quand je me suis marié à Téhéran, nous avons roulé dans un carrosse à six chevaux dirigés par un valet-cocher. Toi, tu fréquentes un valet-cocher en faillite. Je rentre à Téhéran. Tu restes avec ton valet-cocher. » C'est ce qu'elle fit, et ma mère nous prêta un petit studio boulevard Bineau, à Neuilly. Nous y fûmes heureux, même si ma belle-famille refusait obstinément de me recevoir.

« Tu quittes la princesse ou on te tue »

J'avais beau avoir lié mon destin à une princesse iranienne, je n'en menais pas large financièrement. Pour ne rien arranger, le prince bouda sa fille pendant plusieurs mois. Alors, dans la foulée de notre installation boulevard Bineau, je devins le chauffeur de maître de Roger Cohen Tenoudji, un riche promoteur immobilier propriétaire de chevaux. Un soir, vers 18 heures, je me promenais avenue Montaigne, à proximité de l'appartement du prince Davallou-Kadjar, qui se situait au-dessus de la banque Melli Iran[1]. L'on pouvait facilement identifier l'endroit : un policier y montait la garde jour et nuit. Non parce que mon beau-père y résidait par intermittence, mais parce que, dans le même immeuble, très prisé des Iraniens, le frère du shah y possédait un appartement. Et soudain, à trois cents mètres de là, à la hauteur de la rue Bayard, trois Iraniens me sautèrent dessus. Ils me tabassèrent, manquèrent de m'étouffer en m'écrasant le larynx avec une chaussure et m'enfoncèrent un calibre dans la bouche. « Tu quittes la princesse. La prochaine fois, on te flingue. » Je sens encore aujourd'hui le goût métallique de l'arme dans la bouche.

Je portai plainte au commissariat du boulevard d'Exelmans. Plainte qui fut classée sans suite alors que mon visage portait les traces de l'agression. Faut-il y voir un lien avec le fait que Valéry Giscard d'Estaing, président de la République, et Raymond Barre, Premier ministre, dînaient chez mon beau-père une fois par mois ? Sans doute. M^me^ Barre confia même un jour à Isabelle : « Le jour où vous vous marierez, je veux être votre témoin. » Elle ne connaissait même pas mon existence.

1. Située au 43, avenue Montaigne, Paris VIII^e^.

Ce jour-là, je décidai, sans état d'âme, de me mettre au service des ayatollahs iraniens qui, déjà, fomentaient la révolution. Le régime du shah ne m'apporterait rien, je le compris. Ce monde méritait d'être balayé. Mon ami et journaliste à RTL, Christian Malard, m'avait prévenu que l'ayatollah Khomeyni s'était exilé en France.

2

Au service des ayatollahs

« On doit se rencontrer car je fréquente une princesse iranienne et je me suis fait casser la gueule par la police du shah. » C'est en ces termes qu'à la fin de l'année 1978, je proposai mes services à l'homme de confiance de l'ayatollah Khomeyni. Il s'appelait Sadegh Ghotbzadeh et, quelques mois plus tard, allait devenir ministre des Affaires étrangères de la République islamique d'Iran. Les mollahs venaient à peine de s'installer à Neauphle-le-Château, et la petite commune des Yvelines s'en trouvait sens dessus dessous. Il faut dire que rien ne s'était passé comme prévu. Initialement, Khomeyni devait habiter un appartement à Cachan, mais, au bout de quatre jours, il avait demandé à déménager dans une maison. Voulant faire venir son épouse Khadije, qui lui manquait, il réclamait plus d'intimité. Un couple franco-iranien mit alors à sa disposition un pavillon à Neauphle-le-Château, où les Khomeyni et leurs fidèles s'installèrent dans des conditions proches du camping[1].

Ma première rencontre avec Sadegh Ghotbzadeh eut lieu à La Closerie des Lilas, restaurant dont il avait fait sa cantine. Sur la réserve, il ne laissa rien paraître de sa proximité avec Khomeyni, se contentant d'un sibyllin : « On va se renseigner

1. Diane Ducret, *Femmes de dictateurs 2,* Paris, Perrin, 2012.

sur vous. » Je pensais que mes liens avec ma belle-famille, pilier du régime du shah, le feraient fuir. Contre toute attente, le cuisinier de mon beau-père me « valida » auprès des mollahs en leur expliquant que je n'étais pas un espion du shah. Très religieux et fervent partisan du changement en Iran, il était de leur côté et cherchait à se faire bien voir en recommandant un jeune Français. C'est ainsi que je fus admis à Neauphle-le-Château. Insigne honneur, en compagnie de trois avocats – M^es^ Christian Bourguet, François Chéron et Valette –, j'étais l'un des rares Français à travailler au quotidien pour ces Iraniens pas comme les autres.

Dans un premier temps, ma tâche consista à m'occuper de leurs relations avec les médias. J'avais de vagues compétences en la matière, puisque j'avais géré pendant quelques mois un journal du nom d'*Ouest Actualités.* Ce titre, détenu à hauteur de 60 % par le groupe Ouest France, vivait de la publicité et devait rapidement faire faillite. Mais je possédais une carte de presse, ce qui impressionna fortement les Iraniens et me servit de sésame.

Puis je pris en charge leur logistique. Cela allait de leurs problèmes de passeport à leur nourriture, en passant par leurs petits soucis de santé. Pour être franc, un joyeux bordel régnait à Neauphle-le-Château, ce qui tranchait avec le rigorisme de leurs pratiques religieuses. Je fus aussi chargé d'enregistrer les prières de l'ayatollah Khomeyni sur des cassettes audio. Cela peut sembler anodin mais ces cassettes jouèrent un rôle essentiel dans la révolution, car elles permirent de diffuser à grande échelle la pensée subversive du Guide. Aussitôt enregistrées, elles partaient pour Téhéran où elles étaient dupliquées en quantités industrielles et distribuées sous le manteau. C'était le meilleur moyen que les mollahs avaient trouvé pour contourner la censure.

Tous les jours, je faisais le trajet entre Paris et Neauphle-le-Château – soit quatre-vingts kilomètres aller-retour – à bord de ma petite Renault 5 beige. Bien entendu, le radar des Renseignements généraux finit par me capter et ils commencèrent à me filer. Je prévins Sadegh Ghotbzadeh, qui apprécia ma transparence et me prit sous son aile. Il me raconta un soir qu'il avait failli être expulsé de France à cause d'un rapport des Renseignements généraux l'accusant d'être lié à la prise d'otages des Jeux olympiques de Munich, en 1972, au cours de laquelle des athlètes israéliens avaient été exécutés par un commando palestinien. Il m'avoua que Rifaat el-Assad, le frère cadet de l'ancien président syrien Hafez el-Assad (et père de Bachar el-Assad), lui avait alors sauvé la mise. Rifaat, qui était bien en cours à Paris, avait fourni à Ghotbzadeh le passeport diplomatique syrien qui lui assura l'immunité diplomatique.

Quand Khomeyni voulait remonter à Charles Martel

Un jour, je pus même rencontrer l'ayatollah Khomeyni en personne. J'étais ému lorsque ses yeux perçants se posèrent sur moi. La blancheur de sa barbe tranchait avec la noirceur de ses sourcils, perpétuellement froncés. Mais ce fut une bien étrange discussion dont je n'appris rien et de laquelle je ressortis perplexe. Très mystique, sa conversation se résuma à une suite de citations sans queue ni tête, parfois délirante. Comme je posai des questions sur la pensée du saint homme, Ghotbzadeh m'expliqua qu'il nourrissait des projets expansionnistes : « Il veut reprendre l'Irak et descendre en Arabie saoudite afin de récupérer La Mecque. » Mais aussi qu'il ambitionnait de « soulever le monde musulman pour détruire ces monarchies sunnites dépravées ». Une phrase en particulier, souvent